

Yves Charnet

Désœuvré

Entre Toulouse & Saint-Étienne, 5 février 2003

Je referme le *Cahier vert*. Je rouvre mon carnet rouge. Je n'arriverai jamais à finir ce petit livre sur Maurice de Guérin. À quoi bon des mythes romantiques ? Incapable de me concentrer, je ne sais, depuis l'enfance, que commencer. J'écris ces lignes dans mon train préféré. Le train des *toros*. Toulouse, Carcassonne, Béziers. Jusqu'à Nîmes et Arles. Plus un arrêt dans la ville natale de mon cher Charles. « Narbonne, mon amie, douceur des premiers jours »... Le fou chantant y passe aujourd'hui ses nuits surnuméraires. Fils enterré dans la même terre que cette femme que, dans une chanson-testament, il appelle encore, en 1981, sa « petite mère ».

Je ne sais pas où j'aimerais, comme on dit, être enterré. Il m'arrive de rêver qu'une main amie dispersera mes cendres dans la couleur orange. Celle qui rend la piste si bouleversante quand on arrive aux arènes de Séville. Dans mon ravissement d'avril 1999 le vif éclat de ce sable n'aura pas seulement fait de la figuration. Cette poudre de soleil vient, dit-on, du Guadalquivir. Je rêve aussi que ma poussière est soulevée par le vent qui, parfois, dévêt de leurs capes les matadors qu'on voit, pendant la Feria pascalle, toréer dans l'amphithéâtre d'Arles. Les toros feraient danser mes cendres dans l'indifférence des ruines. À quoi donc serai-je, comme chantait Trenet l'année de mes dix ans, « resté fidèle » ? À quelles « choses sans importance pour vous » ? « Fidèle, fidèle, / Pourquoi rester fidèle ? »

J'aurai 41 ans demain. L'âge où Coltrane est mort. Le 17 juillet 1967 à New York. Moins de trois ans après avoir enregistré « A Love Supreme ». Ma fille a cassé sa tirelire. Agathe m'a, pour Noël, offert le coffret du souffleur absolument furieux. Elle dit qu'elle ne peut pas écouter ça jusqu'au bout. Que c'est impossible. La colère invente un volcan sous la peau. Mauvaises fulgurations. La lave, certains soirs, me bave. Fumées du vide en fusion. Je ne sais comment s'arrange Agathe pour être la fille de ce père enragé. Nos livres sont écrits par des questions sans réponses. Être fils de personne ne m'aura pas arrangé. Proses pour remettre nos vies à l'envers. L'éclat mauve du soleil ravive ce désir d'autre chose qu'ont, vers la fin de l'hiver, les cyprès.

Dix heures de train aller-retour. Aujourd'hui je ne vais ni au club, ni aux arènes. Dégagement à Saint-Étienne. Pour parler deux heures au séminaire « Autobiographie et filiation ». Il est vrai que c'est pour causer de mes bouquins. C'est-à-dire de mon double. On a les corridas qu'on peut. Le corpus devient, peu à peu, l'autre corps. Un jour vient que les livres sont tout ce qui reste de

vivre. Avant qu'il ne reste rien du tout. Que malgré le désœuvrement qui me vide, on continue de m'inviter comme écrivain me rend encore plus dérisoire la gloriole littéraire. Cette vanité. J'ai pourtant commencé par rêver, à Nevers, que la gloire qui vient par les livres vengerait, un jour, mon enfance en enfer.

Des motards ouvraient la voie quand le chauffeur, pour une brève visite à ma mère, garait notre véhicule aux vitres aveuglées. Comme si j'étais Elvis à Vegas. Ou Reverte. Le premier torero de Séville à s'offrir une voiture. Seul El Cordobés sera, pour la foule, aussi fameux. Aussi fascinant. À Nevers personne ne me chante, au début de nos années 60, les triomphes que vaut au fou de Cordoue la transe burlesque qui le saisit quand, faisant le clown pendant sa faena, il torée comme personne dans les arènes de Nîmes. Et qui fêtera cette année le centenaire du torero qui ne blémissait jamais ? Antonio Reverte (1870-1903). De cet Andalou, mort à l'âge du Christ, Mérimée se serait, selon la légende, inspiré pour l'Escamillo de *Carmen*.

À mes livres je préfère une photo. Depuis que je l'ai vue dans un album, cette image me fascine. Cette façon qu'a, soudain, un père de manquer de fils. De manquer à son fils. Ce destin qui fait que le père n'aurait, au fond, pas d'autre choix que de manquer son fils. Le frère d'Agathe s'appelle Augustin. J'éprouve une joie sans mesure à emmener Agathe et Augustin aux corridas. À les tenir par la main, de l'hôtel aux arènes. Eux, je ne sais pas. Je n'imaginai pas, avant leur naissance, qu'on pouvait aimer autant des enfants. Aussi follement. Dans leur enfance. Mais c'est une autre histoire.

Donc j'en reviens à la photo qui, dans cet album, m'a choisi. Le dos que des mains d'homme sont en train d'habiller devant un miroir de chambre d'hôtel est le fils de cet homme qu'on voit à droite, à demi couché sur le lit, se rongant l'ongle du petit doigt droit. Cet homme qui regarde fixement le vide. Le dos en chemise blanche, pantalon jaune et bas rose, se prénomme Jean-Baptiste. C'est le fils de Luc – costume clair, ceinture à boucle dorée, chemise bleu chic. Luc Jalabert, ancien *torero* à cheval, *manadier* en Camargue et *empresa* des arènes d'Arles. Depuis que son fils est devenu *matador* il y a dans le masque de Luc quelque chose de l'angoisse lucide qui – selon le portrait que fit, en août 1888, Van Gogh de ce vieux paysan provençal – tourmente les traits de Patience Escalier. Dans ce visage saisi sur le vif je vois « des gravités silencieuses ». Dirait Vincent. « Et des tendresses comme serait d'un vieux soldat pour un jeune ». Vivre, toujours la guerre. Chacun invente une façon différente de la perdre. Anxieuse solitude du regard tourné vers personne. Luc n'a pas encore transmis ce bref secret à son fils. La légende, sous la photo, page 32, inscrit en lettres grasses ce commentaire : « Luc, le père, jamais loin de son fils ». Une autre photo, page 37, montre « entre père et fils, une complicité de chaque instant ». Après la dernière page, sur le rabat rose de la couverture cartonnée, on peut lire le véritable titre de ce livre d'images : *Juan Bautista, arlésien et mata-*

dor. Ultime légende : « Depuis Nimeno II, le seul torero français acclamé dans les arènes de Madrid ».

Comme chaque fois que je voyage je gribouille mon journal intime. Ce qui me fascine le plus, dans cette photo taurine, c'est une façon qu'elle a de montrer, bien sûr, l'envers de la légende. Ce moment où, contrairement à ce que le photographe a sans doute voulu saisir, il n'y a plus de père. Plus de fils. Complicité de chaque instant, adieu ! Chacun est renfermé dans son absence à soi-même. Finie la fable – et sa morale familiale ! Père et fils ont, sur cette photo, chacun leur façon de n'être personne. Petit doigt de la main droite rongé par des lèvres serrées. Luc évite de regarder ce qui se passe précisément sur sa droite. Ce moment où, finissant de s'habiller avant la course, Jean-Baptiste est en train de devenir « Juan Bautista ». En train de finir de faire le fils. Pour devenir *matador de toro*. Dans une chambre d'hôtel où ne sont rituellement admis que Luc et la *cuadrilla*. La violence de ce moment me paraît impartageable. Je creuse la cruauté de cette photo qui se voudrait rassurante. Le père ne saurait être plus loin de son fils. Impossible proximité. Jamais Jean-Baptiste n'a été plus étranger à lui-même. Il se transforme, devant la glace, en Juan Bautista. Ses bretelles pendent encore mollement. Entre fesses et cuisses. Au mouvement de ses bras on devine qu'il s'efforce d'attacher la braguette du pantalon jaune qui lui serre le bas ventre. Comme jamais.

Ce visage qu'on voit dans la glace n'est pas le sien. Mais le visage du valet d'épée. Avec délicatesse ce frère de confiance s'affaire à la cérémonie de l'habillage. Dans une heure c'en sera bien fini de la douceur. Du sang rougira la finesse des linges raffinés. Du sang d'ange. Ou de bête. On ne sait. Le dos que, dans une chambre d'hôtel aux volets clos, des mains d'homme entourent de soins maniaques n'est, à cet instant sans instant, le dos de personne. Ni celui de Jean-Baptiste. Luc ne peut déjà plus le regarder. Ni celui de Juan Bautista. Luc ne peut pas encore le regarder. J'aime la cruauté de cette photo où des mains d'homme finissent d'habiller un dos dont, dans la glace, on ne voit pas le visage. Le dos de Juan B.. À ce gosse un toro dira bientôt sa vérité. « Juan. B. ». C'est son nom de personne. Son nom d'entre deux. On ne devient quelqu'un qu'au prix de cette féroce dépossession. Je ne le savais pas quand, enfant, j'ai cru qu'écrire était ma vocation. Qu'avec ça je referai mon nom bâtard. Comme on se refait la cerise. Les illusions perdues sont – ma quarantaine accuse le coup – la moindre des choses. Écrire, certes. Non pour faire de la littérature. Mais pour toréer ma vie. Au plus près.

Paris, 14 juin 2003

Je suis un écrivain retardataire. La voix grave – cette voix sans repos vous aura parfois visité – pourrait seule me sauver. Le vide ? Parler ne s'autorise de rien d'autre. Mon cerveau n'est plus traversé que par des inventions désœuvrées. Cette catastrophe ? Je refuse de la voir dévaster davantage ma pensée.

J'en appelle à votre visage. « Votre visage pâle, aux cheveux noirs déjà rares au-dessus du front. » C'est ainsi que – vous avez vingt deux ans – vous voit, en 1832, François du Breil de Marzan. Portrait de l'artiste en jeune homme « peu communicatif ». « Parfois même un peu sombre ». Werther, René, Adolphe et les autres. À votre insu vous participez à ces apparitions du sujet en crise. Vingt deux ans. C'est l'âge des poètes suicidaires. Et des toreros romantiques. J'en aurai bientôt le double. Ma vie sera restée vaine. Comme un livre qu'on n'a plus envie de finir. Comment continuer ?

Je vous aime, bien sûr, pour « cette expression particulière de tristesse douce ». De Marzan précise que, sur votre visage, pareille expression « trahit, avec la souffrance intérieure, la poésie ». Douleureuse et taciturne, votre irritation – votre façon, aussi, de tirer la tronche – montre à qui veut bien vous regarder dans les yeux le drame d'« un poète impuissant devant l'infini ». On ne saurait mieux dire. Le 22 mai 1838 vous écrivez – il ne vous reste pas un an à vivre – à Barbey d'Aurevilly : « Je ne tirerai jamais rien de bon de ce maudit cerveau où cependant, j'en suis bien sûr, loge quelque chose qui n'est pas sans prix. » Votre lucidité désolée m'ôte les mots de la bouche. Me touche surtout votre façon d'avoir – et dans toute sa cruauté – vécu l'indicible. Je vous aime pour votre échec. Qui fut, d'abord, un grand refus. Votre révolte révèle une âme excessive, affamée, n'ayant à dévorer qu'elle-même. Dans le pauvre manoir du Cayla.

Paris, 21 juin 2003

D'abord j'ai cru que les lignes qui précèdent seraient la première page de ce nouveau livre. Tant elles m'ont, sur le coup, paru comme dictées. Paroles soufflées. À la lumière de leur furtive illumination j'ai brusquement entrevu la structure déchiquetée de ce nouveau livre. Ces lignes me sont donc venues la semaine dernière, au Parc floral, pendant le concert qu'improvisait, pour le « Paris Jazz Festival », l'harmoniciste Toots Thielmans et le pianiste Kenny Werner. D'un duo l'autre. Je repensais à vous. L'harmonica du vieux souffleur volait au ciel sa souveraineté bleue.

Vous avez fait, presque par hasard, intrusion dans ma vie. En même temps que la course de toros. À quoi tient la chance ? À quelle absence de calcul ? Il y a bientôt cinq ans, aujourd'hui, de notre première rencontre. Un poète ami me proposait à Toulouse cette résidence en quatre saisons. Automne, hiver, printemps, été dans votre manoir natal. Votre mouvoir final aussi. Ce domaine agricole, vous refuserez d'en faire fructifier l'héritage. À quoi bon des additions – récoltes, recettes et dépenses – dans un livre de raison ? Vous prendrez des notes, dans votre cahier, sur la manière la plus romantique de perdre sa vie. Plutôt que de capitaliser ses actes, un poète préfère, en effet, désirer. Au risque de la ruine.

Mon désœuvrement n'a pas refusé cette occasion de divaguer du côté du

Cayla. Dans l'ancienne province du Languedoc. Sur les traces de la culture troubadour. Aviez-vous conscience que votre vocation lyrique s'inscrivait dans cette illustre lignée ? Jaufré Rudel, prince de Blaye ; Élie de Ventadour ; Rimbaud d'Orange. Aviez-vous déjà compris que, à l'âge moderne, celui qui fait chanter les mots de l'émotion doit devenir son père et sa mère ? Jamais encore je n'avais marché dans les vignes du Gaillacois. J'ai, depuis mon arrivée dans le Sud Ouest, beaucoup bu de ce vin qu'on vendange par chez vous. Du vin rouge comme le carnet sur lequel je vous écris ma correspondance à contre-temps. Mes lettres à un poète mineur.

Comme le journal intime et les épîtres à personne, l'harmonica est un instrument de poche. Si j'ai du goût ce n'est plus que pour la musique immature. Tendresse drôlement tutoyée par le souffle. À 81 ans Toots donnait aux oiseaux et aux fleurs qui s'étaient invités à son concert sa fabuleuse leçon d'enfance. Il faut devenir ce pitre fulgurant. Sa façon de rigoler ravivait une merveille d'avant le souffle. Il faut vivre à rebours plusieurs vies. La musique est l'autre nom de ce renversement. Un fou rire. Même la tôle du ciel se gondo-lait. Lunettes hilares. Toots jouait aux anges. Du bleu entre les dents. L'âme plus près du ventre. J'avais déjà commencé d'écrire à un mort. Carnet rouge à la main. 150 ans nous séparent. Ultimes bulles de blues. Après moi vous n'au-rez plus de fils.

Toulouse, 3 juillet 2003

Je bricole votre mythologie minuscule. Les trois lignes que fait, parfois, dans une encyclopédie, un poète mineur. Petits trous dans cet oubli qui finit par venir à bout de tout. Et de tous. Vous n'êtes plus aujourd'hui qu'une notice nécrologique dans une étude savante sur le premier romantisme. On ne dit plus, je crois, « pré-romantisme ». Il me semble que, vous écrivant, je parviens à soulever ce mauvais masque. Un peu. Au moment de m'avancer ainsi vers votre cadavre j'ai presque envie de vomir. L'histoire littéraire est une tombe et un mensonge. Tout ce qui me rend fou. Ce n'est pas vous, quand on ouvre le dictionnaire, qu'on trouve. Mais votre sœur. Eugénie. La vierge folle.

Longtemps vous n'aurez été, caché derrière une statue pour dévôts ridicules, que le petit frère. La recluse du Cayla fut cette femme de lettres que la solitude et le célibat étouffaient. Par ferveur cette fille filait de traviole. Elle confessait une « répulsion » pour « deux sortes d'hommes » : « les régicides et les impies ». Aux légitimistes catholiques – la seule sorte d'hommes qu'elle pouvait sans doute concevoir – votre sœur ne consacra guère qu'une fascination désincarnée. Nul ne souleva ses jupes, ne froissa ses couvertures. Je tombe enfin sur votre stèle. Guérin (*Maurice de*), écrivain français (*Le Cayla, près d'Albi, 1810-1839*). Une vie brève. Une œuvre posthume. La manie compulsive de tout tourner en missives.

À la fin de cette édition critique du *Cahier vert* le « répertoire chronologique », qui contient tout ce qu'il convient de savoir sur votre vie, ne m'apprend rien. À la relecture de ces faits auxquels je ne comprends goutte une nausée imparable me reprend. Vous êtes l'enfant d'un hobereau paysan, vous avez commencé par perdre votre mère, vous avez été couvé par votre sœur, vous avez perdu, puis retrouvé, puis reperdu la foi. Votre immaturité s'est douloureusement passionnée pour des amours chimériques, vous ne vous êtes pas consolé d'une femme morte, vous avez connu les ferveurs d'une amitié lyrique avec cet ogre de Barbey d'Aurevilly. Une de ces amitiés où chacun aimerait l'autre comme un frère. Vous avez recherché la vie retirée dans des solitudes, à la campagne, dans votre terroir natal. Au bord de la mer en Bretagne. Le dandysme vous a brûlé vif à Paris. La comédie sociale vous fût toujours un ironique exil.

Détresse, exaltation.

Votre pensée, selon une alternance convulsive, explose ou s'épanouit. Vous bondissez de la bêtise au sublime. Et retour. On ne comprend rien au mariage cocasse que vous finissez par conclure avec une femme-enfant. La sueur et la toux de crever en plein juillet dans ce faux château qui vous voit naître. Et agoniser. Des hommes d'église que, pour vous maquiller en saint, votre sœur convoque vite à votre chevet. Poignée de dates, sacrements divers, autres archives du vide. Vos poignantes façons de n'être personne. La panique, les spasmes et l'impossible. Dans ce moulin, votre légende éventée, vous jouez pour toujours au jeune mort. Autant passer mon chemin. Je vous veux vivant. Avec votre rêve d'une vie errante et sauvage. Et vos envies violentes de sauter sur un rivage vierge. Comme René. De tout envahir. Comme une force aveugle, délivrée.

René. Lire ce livre vous aura donc détrempe l'âme. Comme une pluie d'orage. Votre double romanesque est plus vivant que le cadavre officiel de votre biographie. Déchiffrant ce récit d'une frère inconsolable, vous avez compris. Les dépossédés seraient, dans votre génération, à peine un prénom. Nerval sera Gérard ; Van Gogh Vincent. Déjà Rousseau, c'était Jean-Jacques. J'ai passé cet après-midi, dans ma chambre d'hôtel, à feuilleter la confession d'un jeune homme au secret destructeur. Un jeune homme qui trouve, vous savez, son tourment en lui-même. Une existence-abîme. Un manque nu. Que rien ne remplira. À défaut d'être vous-même, vous vous serez donc pris pour un autre. Maurice ou René, qu'importe ! Dans les miroirs de la fiction l'identité finit par trouver un fantôme qui lui ressemble. Un fantôme imaginaire. Plus moi que moi-même. Il peut arriver qu'on devienne un livre. Cette maladie mine chaque matin. La maladie de lire sa vie.

Chateaubriand avait inventé pour vous une sidérante figure du désastre. Pour tous les enfants de votre génération. Vous étiez les premiers à endurer cette misère moderne. Pauvres petits exilés de l'intérieur ! Nulle part vous ne trouveriez, dans un univers devenu tragiquement étranger, votre place. Pauvres petits déprimés de la société ! La Révolution vous avait ironiquement transformé en aristocrates de votre propre mélancolie. Plus jamais vous ne seriez des fils. Vos origines à la gorge tranchée, vous avez connu la douleur de ne pouvoir les graver dans un aucun chant. L'Histoire a ses orphelins. Poésie et terreur. Vous ne vous êtes pas privés de découvrir vos vies privées des raisons qui pouvaient leur donner un sens. Rien que cette énergie pour rien. Et pour personne. Cette ardeur de désir. Cette surabondance de vie. Vos éternelles inquiétudes. Et l'impossibilité d'exprimer votre fébrile expérience. René, Maurice, Adolphe. Tous mes autres. Vous n'aurez eu d'instinct que pour l'inconnu.

Le Grau-du-Roi, 6 juillet 2003

11 H 30. Un homme en noir remet une oreille à un enfant en or. Le triomphe a, ce matin, son sourire espagnol. L'enfant vient de se jouer la peau pour personne. Une faena de feu. Des gradins vides. Ou presque. C'est la novillada sans picador. On n'apprend pas à se mettre devant des toros. Pas plus qu'à faire des livres. On est pris par ce risque. Comme par une drogue. L'enfant embrasse son oreille encore sanglante. Je m'arrête d'écrire pour l'applaudir. La vocation n'est pas une vie. Mais vaut mieux que la vie. L'enfant n'a pas de nom. Même pas de prénom. Il a la cape d'un autre. Qu'on lui a refilé pour le défilé. C'est la non piquée du dimanche au Grau-du-Roi. Pas d'affiche. On ne sait pas qui torée. Qui risque sa vie. Dans ce cercle absurde et romantique. L'enfant sans nom n'en finit pas de retracer cette faena dont la fable le transforme, ce matin, en torero prometteur. Il n'y aura peut-être pas de lendemain. Combien a-t-on, dans une vie, de rendez-vous avec soi-même ? Ni vous ni moi n'avons jamais su ce que nous voulait la grâce. Ses visites brèves. Cette façon de nous dégringoler dessus. Comme une pluie d'or. Avant la sécheresse. Et le vide.

À notre insu nous avons – sur un cahier vert, sur un carnet rouge – donné des passes à l'impossible. Pour la chance. Et la peur de cette chance. C'est juillet. On n'a pas froid aux yeux. Matador ou poète, on aura de l'or. On pillera la ville. Gaspillera sa vie. 11 H 50. Il y a des rêves vite recouverts par la poussière. Et des vérités qui sont des coups de cornes. J'écris pour être lu en 1832. Un jour de juillet. J'écris pour être lu par vous. Ce jour d'été splendide où, sur une piste de papier, vous torérez votre détresse et votre désir. Tout ce qu'il y a d'intime dans tout. Vers, proses. Il faut en finir. Désaffubler cette fausse différence. L'évidence du poème est à réinventer. Vous torérez un mot après l'autre. Dans le rythme. Vous ne savez pas. Vous avez commencé d'écrire votre journal. Sans protocole. Ce « Grand Cahier vert » que – selon Barbey d'Aurevilly –

vous appelez « plus spécialement /votre/ *Cahier* ». Vous êtes revenu depuis trois mois au Cayla. Sous le toit paternel. Dans ce manoir habité, depuis l'enfance, par l'absence de votre mère. C'est le 10 juillet 1832. L'effroi des chimères fait froid dans le dos. 12 H 10. J'invente l'autre façon d'être contemporain. J'ai le cerveau vide. Comme une arène où l'on vient de tuer le dernier toro.